

Toucher du bois

Première épître aux Corinthiens, 1/18

C'est une expression qu'on dit machinalement, pour se porter chance, sans savoir son origine. Comme ôter son chapeau est un geste machinal : on ne se souvient plus qu'il remonte au Moyen-Âge, où le chevalier ôtait son casque par déférence, se désarmant et se mettant ainsi à la merci de son interlocuteur. Le signe seul subsiste, sans la signification.

Le « bois » dont il est question est en réalité celui de la croix, et l'expression est voisine par son sens de « croiser les doigts », à la différence qu'elle est manifestement plus ancienne, la « croix » que nous connaissons n'étant pas celle figurant dans les textes primitifs, où il n'est question que d'un « poteau de supplice » où fut attaché Jésus (*stauros* : 1 Co 1/18). En un sens aussi, « toucher du bois » revient mentalement à faire le signe de la croix, à se signer.

Par métonymie le « bois » désigne l'ensemble du poteau où est fixé le supplicié. Ainsi : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez tué, en le pendant au bois. » (Ac 5/30) Ou : « Nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem. Ils l'ont tué, en le pendant au bois. » (Ac 10/39) Traditionnellement c'est un signe d'infamie : « Si l'on fait mourir un homme qui a commis un crime digne de mort, et que tu l'aies pendu à un bois, son cadavre ne passera point la nuit sur le bois ; mais tu l'enterreras le jour même, car celui qui est pendu est un objet de malédiction auprès de Dieu... » (Dt 21/22-23).

Il revient sans doute à Paul d'avoir fait du bois négatif un bois positif, puisqu'il reprend cette parole (légaliste), en la dépassant dans son scénario salvateur : « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous – car il est écrit : 'Maudit est quiconque est pendu au bois !' » (Ga 3/13) Ainsi passe-t-on en quelque sorte de « Maudit celui qui est pendu au bois ! », à « Béni celui qui est pendu au bois ! » La catéchèse suit naturellement : « ... lui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois, afin que morts aux péchés nous vivions pour la justice ; lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris. » (1 Pe 2/24) Le triomphe chrétien de l'échec, ou son euphémisation paradoxale et systématique, ont leur matrice juive en Is 53 (le « Serviteur souffrant », d'où est recopié littéralement « lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris » : Is 53/5) Déjà ce thème est théorisé chez Paul, dans ce qui est le premier Credo chrétien, et qui n'est en fait qu'une reprise d'Is 53 : « Je vous ai enseigné avant tout, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures. » (1 Co 15/3)

Deux remarques s'imposent. D'abord l'utilisation chrétienne du « Serviteur souffrant » n'est pas du tout admissible pour les juifs. Pour eux il n'est qu'une allégorie des épreuves d'Israël, et non pas une figuration du Messie triomphant. Il s'agit donc là, comme dans bien d'autres cas, d'un détournement d'intention chrétien du texte juif, quelque chose comme une captation d'héritage.

Ensuite, le renversement paulinien, la transformation de l'échec en triomphe, ne va pas de soi pour tous les esprits. Objectivement on peut douter qu'il y ait une « parole » de la croix, ou une vraie « parole » à son propos (1 Co 1/18) : elle peut être vue au contraire comme le signe de l'échec d'une parole, la marque d'une prédication qui n'a pas réussi. Les Réformés par exemple, qui valorisent le Livre, et non le Supplice, n'accordent pas à la croix la valeur d'expiation ou propitiatoire que lui accordent les Catholiques, et évidemment ils ne se signent pas. Beaucoup d'hérétiques aussi, dont les [Péto-brusiens](#), ont refusé d'adorer les croix : Pierre de Bruys a brisé celles de Saint-Gilles-du-Gard, ce qui l'a fait détester des habitants, et ensuite condamner par l'Institution. La réflexion rationnelle, on le voit, n'a pas toujours bonne presse.

Georges Bataille dit que le plus grand blasphème serait d'éclater de rire devant un crucifix. C'est pourtant l'attitude qu'avaient les Chinois, devant les missionnaires chrétiens qui le leur présentaient : ils ne comprenaient pas qu'on leur donnât à vénérer ou à adorer quelqu'un qui avait échoué dans sa mission. Pareille serait l'attitude d'un enfant non prévenu devant l'effigie d'un crucifié. Et que dire de ceux qui sont choqués par le bois sanguinolent, les ruisseaux de sang coulant de maintes croix catholiques, à quoi l'art baroque par exemple nous a accoutumés !



... Mais on oublie vite, et l'inconséquence logique, et le dolorisme sacrificiel qui en est résulté pour des siècles. Il en est de « toucher du bois » comme de

maintes superstitions : il faut sans doute beaucoup de courage, et je ne suis pas personnellement sûr de l'avoir toujours, pour passer *exprès* sous une échelle, risquant alors de rompre le triangle magique qu'elle forme avec le mur et le sol sur lesquels elle s'appuie, figure symbolique de la Trinité...

Au fond, à toucher du bois, on ne risque rien. On ne sait jamais... Rien à perdre, pense-t-on, et tout (peut-être) à gagner. Comme dit très profondément Valéry, « l'esprit n'est pas si pur que jamais idolâtre... »

Michel Théron

**(Article paru dans *Golias Magazine*,
n°145, juillet-août 2012, pp.78-79)**